

Le renouveau des pèlerinages au XIX^e siècle : la contribution des Assomptionnistes

Les assomptionnistes ont participé, en première ligne, à la relance des pèlerinages à la fin du XIX^e siècle. Mais pour le comprendre, il faut d'abord, en quelques mots, camper l'arrière-fond du paysage. Nous sommes en 1870, la France vient de perdre la guerre contre la Prusse, avec des conséquences dramatiques comme l'amputation de l'Alsace-Lorraine. À la suite de l'insurrection de la Commune, la ville de Paris est à feu et à sang. Plusieurs bâtiments brûlent : l'Hôtel de Ville, la Préfecture, les Tuileries. L'archevêque de Paris, Mgr Darboy est tué. À Rome, le pape, abandonné par les Français, laisse entrer les troupes de Garibaldi et se considère comme prisonnier au Vatican. Ce contexte de malheurs crée un sentiment de culpabilité qui envahit le monde catholique. On se sent coupable d'avoir oublié Dieu, de bafouer ses droits, d'avoir abandonné le pape. On n'en reste pas à ce sentiment de défaite. Il y a un sursaut, les armes n'ont pas donné la victoire, on cherche des armes spirituelles.

1 Les premiers pèlerinages

Les catholiques fourmillent d'initiatives pour trouver ces armes spirituelles. Les députés ratifient « le vœu national » pour construire la basilique du Sacré Cœur à Montmartre. Il y a les Cercles Catholiques d'Albert de Mun pour réunir les ouvriers, les former intellectuellement et les soutenir matériellement. Il y a les Comités Catholiques, qui se préparent pour un combat politique. Il y a l'abbé Victor Chocarne qui décide d'organiser une procession nationale à Lourdes, une vraie réussite, pas loin de 70 000 personnes participent à ce qu'on a appelé le « pèlerinage des bannières », du 5 au 8 octobre 1872. Et les assomptionnistes ne sont pas les derniers à agir, ce sera l'objet de cet article. À Paris, les Pères François Picard et Vincent de Paul Bailly, assomptionnistes, fondent l'Association Notre-Dame de

Salut, le 24 janvier 1872, « œuvre de prière et d'apostolat ouvrier, pour aider matériellement tous ceux qui travaillaient à la moralisation du monde ouvrier : cercles, patronages, écoles, propagande catholique, études sociales... »¹. On ne pensait pas encore aux pèlerinages. C'est l'abbé Thédenat, prêtre savoyard du diocèse de Paris, qui convaincra le P. Picard d'organiser un pèlerinage national à La Salette. « On insiste et je n'ose pas refuser. J'aurais préféré Lourdes » écrit-il au P. d'Alzon » (13 mai 1872). L'organisation matérielle était un vrai casse-tête : trouver des trains pour Grenoble, rejoindre le sanctuaire dans la montagne à 1 800 mètres d'altitude, sans compter l'intendance à créer sur place, car il n'y a pas d'hôtellerie. L'accueil à la gare de Grenoble fut haut en couleurs. E. Lacoste² dit qu'une horde de voyous assaillirent les pèlerins de railleries, d'insultes, et même de pierres. Mais, heureusement, il dit aussi que de nombreuses autres personnes leur témoignaient de la sympathie. Le P. Picard enflamma son auditoire quand il les invita à pleurer sur leurs péchés et sur ceux de la France. Et un événement capital eut lieu le 22 août 1872 : la fondation, autour du P. Picard, du Conseil général des pèlerinages, composé de laïcs et d'ecclésiastiques. Cette institution permanente allait jouer un rôle important dans le mouvement d'enthousiasme et de foi qui déferla comme une vague avec les pèlerinages. D'abord ce fut la préparation du 1^{er} Pèlerinage National à Lourdes, en juillet 1873, et qui se continua d'année en année. C'est aussi en 1873 que parut le 1^{er} numéro du *Pèlerin*, organe du conseil général des pèlerinages. On a toujours considéré que Le Pèlerin, devenu ensuite, sous l'impulsion du Père Bailly, un véritable hebdomadaire populaire, était la première pierre de fondation de la Bonne Presse (aujourd'hui Bayard).

Quelle a été la réaction du Père d'Alzon, fondateur des assomptionnistes, qui résidait à Nîmes, devant l'initiative de ses premiers disciples qui étaient à la communauté de la rue François 1^{er} à Paris ? Il est intéressant de noter ce que dit le P. J-P Périer-Muzet, dans un article intitulé le *P. d'Alzon et les pèlerinages*³:

« À la manière de son siècle, dans le climat de la piété ultramontaine et dans la ferveur d'une religion populaire à évangéliser, le P. d'Alzon prône et pratique cette reprise de possession du sol public et du grand air... d'autant plus fermement que la société civile tend à n'accorder aux catholiques que l'espace d'un culte privé. Cependant, l'action du P. d'Alzon en ce domaine ne dépasse guère au départ le cadre d'une conduite personnelle ou privée... Encore en 1875, le P. d'Alzon écrit au P. Picard qu'il "estime que le moment est venu de laisser aux évêques la direction des pèlerinages. C'est ma plus profonde conviction... La question des œuvres ouvrières est toute différente. Là est le salut. Nous sommes encore trop peu pour nous tant éparpiller. On peut prier sans pèleriner ou sans diriger soi-même les pèlerinages" »

¹ E. LACOSTE, *Le P. François Picard, second supérieur général de la Congrégation des Augustins de l'Assomption*, chapitre X, « L'Association Notre-Dame de Salut et les pèlerinages », Bonne Presse, 1931, p. 154-194.

² *Id.*, p. 176.

³ J.-P. PERIER-MUZET, *Le P. d'Alzon et les pèlerinages*, 22 pages dactylographiées. Archives AA de Paris, Cote GBB 12, citant les lettres du P. d'Alzon.

⁴ Chapitre général de 1873, *Écrits Spirituels*, p. 181.

⁵ C. MONSCH, *Comment dans les pèlerinages, les disciples du P. d'Alzon sont restés fidèles à l'affirmation, par leur fondateur, des droits de Dieu*. Note dactylographiée non publiée, Archives AA de Paris, cote IGDA.

⁶ R. HARRIS, *Lourdes. La grande histoire des apparitions, des pèlerinages, et des guérisons*. JC Lattès, 2001.

En particulier « L'Assomption et les fondations du pèlerinage », p. 285-330, « Le passé, le présent et les rituels du pèlerinage moderne ». Citation, p. 297.

⁷ *Id.*, p. 300.

⁸ En 1877, il n'y avait encore que 300 abonnés. En 1891, on en comptera 80 000.

⁹ Dans l'édition et l'imprimerie, l'ours est un petit pavé, localisé le plus souvent au début d'un ouvrage, qui recense les noms et adresses de l'éditeur et de l'imprimeur, et le nom des collaborateurs ayant participé à la fabrication de l'imprimé.

Même s'il n'éprouve aucun enthousiasme à voir ses religieux se lancer dans une aussi vaste organisation, il continue de suivre l'expérience de ses religieux de Paris plus jeunes et plus fonceurs que lui. Nous avons là un exemple de la largeur de ses vues apostoliques, et surtout, nous découvrons une façon de gouverner qui est bien loin de l'autoritarisme. Finalement, il découvre petit à petit que le P. Picard a bien intégré les intuitions et le charisme de l'Assomption, dans ce vaste mouvement des pèlerinages qui s'amorce. C'est l'affirmation des droits de Dieu : Dieu avait été chassé de la vie publique par la Révolution. Grâce aux pèlerinages, il allait reparaître partout, en plein air sur les routes, dans les sanctuaires éloignés. Débordant les limites des paroisses, les pèlerinages étaient de véritables manifestations du culte, qui prirent vite un caractère national, puis international. Le P. d'Alzon finit par entrer dans le mouvement, en payant de sa personne. Il prit part directement au Pèlerinage National de Lourdes en 1873, 1874, 1877, 1879. Il fut particulièrement fier en 1874 d'amener à Lourdes 3 000 Nîmois, plus nombreux, cette année-là que les Parisiens. Mais il se sent toujours obligé de revenir à l'essentiel, il le dit solennellement au Chapitre de 1873 : « Après avoir affirmé notre foi par ces courses purificatrices, après avoir affirmé notre droit de sortir de la sacristie, ne conviendrait-il pas de rentrer bientôt dans le sanctuaire pour offrir de plus nombreuses adorations à Dieu qui l'habite et le vivifie ? »⁴ On sent bien que chez le P. d'Alzon, une réticence persiste devant les démonstrations trop voyantes de la religion populaire et devant les risques de déviations doctrinales pour les fidèles. Mais le P. d'Alzon a bien compris que le pèlerinage initié par ses disciples n'était plus une démarche de dévotion individuelle, « mais plutôt celle d'une protestation contre la sécularisation ; d'une expiation pour les crimes commis par la France ; d'une démarche en faveur du rétablissement du Règne public du Christ et des droits de l'Église »⁵. Il était un moyen d'exalter publiquement les valeurs chrétiennes. « Le pèlerinage était l'arme la plus puissante de l'arsenal de la rechristianisation »⁶. « Le pèlerinage devint une manifestation publique – voire théâtrale – de piété catholique à la face des sans-Dieu »⁷.

2 Comment étaient organisés ces pèlerinages ?

Pratiquement, dès le départ, ils s'appuyaient sur « l'Association Notre-Dame de Salut », la congrégation des Petites Sœurs de l'Assomption, et l'Hospitalité Notre-Dame de Salut. A partir de 1877, quand le Père Bailly prit la direction du Pèlerin qui, de petit bulletin d'œuvre, devint un grand hebdomadaire populaire⁸, les pèlerinages furent solidement adossés à la Maison de la Bonne Presse. Encore aujourd'hui, *Le Pèlerin* garde, dans son ours⁹, l'effigie de Notre-Dame de Salut ; c'est en quelque sorte la marque de

son origine. *Le Pèlerin* était un bon support pour la publicité – on disait alors la propagande – pour demander aux lecteurs l'offrande du voyage pour les pauvres et les malades.

3 L'Association Notre-Dame de Salut ¹⁰

Mère Marie-Eugénie Milleret, fondatrice des Religieuses de l'Assomption, et âme sœur du P. d'Alzon, fréquentait les dames de la meilleure société. C'est à Auteuil où elle résidait qu'un groupe auquel appartenaient les Pères Picard et Bailly se rencontrait sous sa direction :

« C'est là que naquit, le 24 janvier 1872, Notre-Dame de Salut, organisation laïque de femmes pratiquant la charité et la prière, qui reçut l'approbation du pape peu après sa création. Dotée d'antennes dans plusieurs diocèses, Notre-Dame de Salut était dirigée depuis la rue François 1^{er} (Communauté des assumptionnistes), et tirait son nom de la célèbre statue. »¹¹

Cette Vierge médiévale au sourire inspirait ses activités religieuses. L'Association a été présidée au départ par Madame de la Rochefoucauld, duchesse d'Estissac, née Ségur, nom illustre et fortune colossale. Catholique accomplie, on l'appelait familièrement « la bonne duchesse ». Les femmes de Notre-Dame de Salut étaient « partenaires, subordonnées, mais elles n'en étaient pas moins puissantes et tiraient leur autorité de la dimension morale qui provenait du rôle qu'elles jouaient, et ce rôle était central dans l'organisation, les valeurs et la spiritualité du Pèlerinage National de Lourdes. »¹²

4 Les Petites Sœurs de l'Assomption et les malades

Le premier contingent significatif de malades, une cinquantaine environ, se joignit au pèlerinage en 1875. En 1877, on en dénombrait 366 sur 1 200 participants. Leur nombre augmenta chaque année : 441 sur 1460 en 1878, et 555 sur 4 000 en 1879. En 1880, sept trains quittèrent Paris, emportant 4 500 pèlerins et 700 malades. Le P. Picard disait :

« La charité des pèlerins multipliait les dévouements et les délicatesses... Les laïcs s'unissaient aux prêtres pour les soulager, les grandes dames portaient les brancards comme les simples ouvrières, les employés de chemin de fer de tout grade et de tout rang s'unissaient aux directeurs de l'œuvre pour préparer les voies, transporter ces pauvres infirmes et les installer dans les wagons... »¹³

¹⁰ R. HARRIS, « Les femmes, les prêtres et Notre-Dame de Salut », dans *Lourdes. La grande histoire*, p. 307-319

¹¹ *Id.* p. 307, 2^e par. Cette statue est toujours dans la chapelle de la communauté assumptionniste au 10, rue François 1^{er}.

¹² R. HARRIS, *Lourdes. La grande histoire*, p. 319

¹³ F. PICARD, « Pèlerinage de Notre Dame de Salut à Lourdes du 19 au 27 août 1879 », dans *Association de Notre Dame de Salut, Rapport général lu à l'assemblée du 2 février 1881*.

Les Petites Sœurs de l'Assomption, année après année, s'occupèrent des malades pendant les interminables voyages en train pour Lourdes, puis dans les hôpitaux et à la Grotte même. Elles avaient été fondées en 1865 par le P. Etienne Pernet, un des premiers disciples du P. d'Alzon et Mère Marie de Jésus (née Antoinette Fage). Tous deux étaient issus de familles pauvres et avaient connu l'adversité. Pernet a creusé un sillon bien différent de ceux plus voyants et « tapageurs » de Picard et Bailly. Pourtant ces derniers faisaient grand cas de son action, car ils ne cessaient d'insister sur l'importance des œuvres de charité et la rencontre et le soin des pauvres. Leur mission n'était pas de catéchiser, mais de témoigner par l'exemple. Elles soignaient les malades à domicile, les aidant à guérir et à reprendre leur place dans la société, ou à mourir dans la dignité chrétienne. L'accent était mis sur la famille. Leur travail fut aisément transféré à Lourdes, où leur vocation d'aide aux malades était largement reconnue. Pour les religieux, les prêtres et beaucoup de pèlerins, Lourdes représentait une rupture avec la routine quotidienne, mais les Petites Sœurs continuaient à faire ce qu'elles avaient toujours fait, elles troquaient seulement les greniers parisiens pour les trains ou les hôpitaux de Lourdes. Dès les premières années, travaillaient avec elles, les « Dames servantes », qui étaient pour la plupart, des femmes de condition aisée. Antoinette Fage donna l'exemple à ses sœurs. Elle fit le Pèlerinage National de Lourdes chaque année de 1876, jusqu'à sa mort en 1883 et ses 84 sœurs poursuivirent la tâche après elle¹⁴.

¹⁴ HOSPITALITÉ DE NOTRE DAME DE SALUT, *Documents, statuts, coutumiers, historique*, Paris 1921, p. 120. Voir aussi R. HARRIS, *Lourdes. La grande histoire*, p. 356.

¹⁵ HOSPITALITÉ DE NOTRE DAME DE SALUT, *Documents, statuts, documents historiques*, p. 121-122.

5 Les Hospitaliers de Notre-Dame de Salut

Le Pèlerinage National de Lourdes se développait. Le nombre des pèlerins et des malades augmentait chaque année. Les Petites Sœurs ne pouvaient plus faire face, en particulier dans le transport des malades. Voilà pourquoi, en 1880 fut fondée l'Hospitalité Notre-Dame de Salut. Elle était évidemment distincte de l'Association, mais elle reprenait de nombreuses tâches qui étaient accomplies jusque-là par les Petites Sœurs. On attribue généralement l'idée de sa création au P. Picard, mais d'autres le contestent en l'attribuant à deux aristocrates M. Combettes de Luc, et M. de l'Épinois. Le P. Bailly, dans son style journalistique, raconte la fondation de l'Hospitalité¹⁵ :

« Un jour où les malades de Salut, dont plusieurs agonisaient, réclamaient à grands cris, à la gare de Lourdes, des bras qui voulussent les porter bien vite à la Grotte, comme le paralytique de la piscine à Jérusalem, deux fils des croisés, venus moitié en curieux, moitié en pèlerins, furent émus ; ils allèrent trouver le Directeur et lui dirent :

- Voulez-vous nos services ?

- Oui, soyez les domestiques des pauvres.

Revêtus de cette nouvelle dignité, ils reçurent pendant trois jours le baptême du feu des serviteurs de la charité. Et, à la fin du pèlerinage, selon leur expression, ils étaient empoignés.

- Si vous voulez, dirent-ils au directeur, nous serons une armée, nous ferons comme les chevaliers hospitaliers de Saint-Jean pour les pèlerins malades à Jérusalem. Voulez-vous bénir notre recrutement et nous accueillir comme les Frères de Salut ?

- Voulez-vous obéir ?

- De tout notre cœur.

- Eh bien, soyez bénis et travaillons ensemble. »

Quelques mois plus tard, l'Hospitalité Notre-Dame de Salut fut fondée à Toulouse, et ses membres vinrent servir à Lourdes en 1881. Ces jeunes aristocrates réincarnent en quelque sorte l'Ordre hospitalier de Saint-Jean. Cela sent les vertus chevaleresques, la foi virile et le courage. La tonalité et l'ambiance du pèlerinage s'en ressentit. Pour les malades, l'atmosphère détendue et bon enfant changea pour un style plus militaire, plus autoritaire et dur. Mais le sens de l'organisation et l'efficacité dans le travail compensèrent ces inconvénients.

6 Les autres grands pèlerinages, Rome et Jérusalem

On peut dire d'abord que c'est le Pèlerinage National de Lourdes qui fut la matrice de tout le mouvement pèlerin, à cause de son antériorité, à cause de sa fréquence, à cause de son organisation et de ses composantes.

Les pèlerinages en Terre Sainte mériteraient à eux seuls un long développement¹⁶. Le 27 avril 1882, c'est un millier de pèlerins qui s'embarque à Marseille sur deux bateaux, dans un confort relatif. Le voyage est long, la vie s'organise comme dans un couvent : messes, processions, chants, sermons. On achète même un bateau *l'Étoile*, qui fonctionnera pendant quelques années. Le dernier pèlerinage en bateau eut lieu en 1952, avec le naufrage du Champollion, au large de Beyrouth. Depuis lors, c'est en avion. Il y a eu à Jérusalem, jusque dans les années 50, deux communautés assomptionnistes : Saint-Pierre-en-Gallicante, qui commémore le chant du coq et les larmes de Pierre, et l'immense Hôtellerie Notre-Dame de France¹⁷, où logeaient les pèlerins ; mais pendant l'année scolaire, c'était le scolasticat international de la congrégation.

¹⁶ Yves PITETTE, pour les 125 ans de Pèlerinage, a fait revivre les premiers pas d'une longue tradition des Augustins de l'Assomption : *Pèlerinages en Terre Sainte*, Livret Vienne Ton Règne.

¹⁷ C'est maintenant Notre Dame Center, propriété du Vatican, desservie par une communauté des Légionnaires du Christ.

¹⁸ C. SOETENS, « Le P. d'Alzon, les Assomptionnistes, les pèlerinages », dans *Colloque d'histoire, Emmanuel d'Alzon dans la société et l'Eglise du XIX^e siècle*, Le Centurion, 1982, p. 301-321.

Les pèlerinages à Rome¹⁸ : Dès 1873, Pie IX, ému et enthousiasmé, avait accordé une foule d'indulgences et suggéré de donner aux pèlerins la croix de laine rouge que portaient ses défenseurs au siège de Rome, au revers de laquelle était imprimée la devise : Domino Christo servire. Ce nouvel insigne fut adopté sur l'heure et devint le signe de reconnaissance de tous les pèlerinages assomptionnistes. La devise devint la devise de l'Hospitalité.

Conclusion

Sous forme de conclusion, jetons un regard sur toute cette période, pour voir ce que ce mouvement des pèlerinages a fait changer dans l'Eglise et dans la société. Quatre observations s'imposent :

- Il faut le reconnaître, le but recherché par les assomptionnistes – il faudrait sans doute parler de leur rêve – n'a pas été atteint. Divers historiens ont relevé l'échec de ce mouvement des pèlerinages. Ceux-ci ont manqué leur objectif, si l'on entend par là le rêve du P. d'Alzon d'une société intégralement rechristianisée, totalement soumise aux droits de Dieu. Mais si considère les choses d'un autre aspect, le bilan est tout autre.

- On a fait mentir Adolphe Thiers, député puis éphémère président de la république (1871-1873) qui fanfaronnait à la tribune de l'Assemblée, en disant solennellement que « les pèlerinages ne sont plus dans nos mœurs ». Il voulait, par ces mots, calmer le camp laïc qui s'indignait « des parades catholiques », après le premier pèlerinage à Notre-Dame de La Salette. Il a vite déchanté devant les succès du P. Picard. Que dirait-il aujourd'hui des « Journées mondiales de la Jeunesse », des « Rencontres européennes de Taizé », qui sont, elles, bien rentrées dans les mœurs ?

- Cependant l'Eglise ne s'est pas repliée sur elle-même, elle s'est imposée dans le paysage, et par les foules déployées dans les pèlerinages, elle a conforté les catholiques dans une société laïque, en montrant que la religion n'est pas seulement de l'ordre de l'intime et du privé, mais qu'elle a droit à une expression publique.

- Pour tous ceux qui ont participé à un pèlerinage depuis ces années, ont vécu une expérience forte de rencontre du Christ et de l'Eglise, et/ou se sont mis au service de plus faibles ou de plus pauvres, le succès a été au rendez-vous !

Documents utiles pour comprendre « La relance des pèlerinages par les assomptionnistes au XIX^e siècle »

- *Écrits Spirituels du Serviteur de Dieu Emmanuel d'Alzon*, Rome, Maison généralice, 1956 ;

- Jean-Paul PERIER-MUZET, *Le P. d'Alzon et les pèlerinages*. Texte dactylographié, Archives AA de Paris, Cote GBB 12 ;

- Charles MONSCH, *Comment dans les pèlerinages, les disciples du P. d'Alzon sont-ils restés fidèles à l'affirmation par leur fondateur, des droits de Dieu*. Texte dactylographié, Archives AA de Paris, cote IGDA ;

- UNE PETITE SŒUR DE L'ASSOMPTION, *Participation des PSA au pèlerinage de Lourdes*. Texte dactylographié ;

- Yves PITETTE, *Pèlerinages en Terre Sainte. Premiers pas d'une longue tradition des Augustins de l'Assomption*. Livret Vienne Ton Règne ;

- Claude SOETENS, « Le P. d'Alzon, les Assomptionnistes et les pèlerinages », dans *Colloque d'histoire 1980. Emmanuel d'Alzon, la société et l'Eglise du XIX^e siècle*, p. 301-32 ;

- E. LACOSTE (P. Ernest BAUDOUY), *Le P. Picard, Bonne Presse*, 1931. Voir « L'Association Notre-Dame de Salut et les pèlerinages », p. 154-194, et « Les pèlerinages de Jérusalem », p. 293-327 ;

- Ruth HARRIS, *Lourdes. La grande histoire des apparitions, des pèlerinages et des guérisons*, JC Lattès, 2001 (en particulier p. 285-490).

Antoine NGUYEN Van Thang
Augustin de l'Assomption (Juvisy, Essonne)